

L'Eglise, doit-elle avoir peur de l'avenir?

por **D. Jean Delumeau**

*Conferencia pronunciada
el 7 de octubre de 2003*

Forum Deusto

L'église doit-elle avoir peur de l'avenir?

Jean Delumeau*

J'avais publié en 1977 un essai intitulé *Le Christianisme va-t-il mourir*, puis en 1985 un livre dans la série *Ce que je crois* inaugurée chez Grasset par Mauriac. Ce même éditeur a souhaité que je prenne à nouveau la parole pour dire où j'en suis aujourd'hui de mes convictions religieuses, compte tenu de la crise que traverse le christianisme, surtout en Europe. J'ai pensé que je ne pouvais pas me dérober à cette demande: d'où un nouvel ouvrage intitulé *Guetter l'aurore. Un christianisme pour demain*. Mon but dans ce livre et dans mon exposé d'aujourd'hui est de montrer qu'il existe toujours de fortes raisons de rester ou de devenir chrétien, mais que le christianisme doit s'incarner dans la civilisation de notre temps —une civilisation radicalement nouvelle, telle qu'il n'y en a jamais eu de semblables dans l'histoire. J'ai donc pris le parti d'aborder de front, mais dans un but constructif, les principales critiques et objections opposées aujourd'hui au christianisme. Je veux éviter à la fois l'agressivité et la langue de bois.

Et d'abord l'Eglise doit-elle avoir peur de la science? Je suis persuadé que non. Mais elle est confrontée à une offensive néo-positiviste provenant surtout de biologistes qui continuent d'affirmer à la suite de Jacques Monod que la naissance de la vie et l'apparition de l'homme

* JEAN DELUMEAU. Doctor Honoris Causa por la Universidad de Deusto, en el Campus de San Sebastián, entre otras universidades. Ha sido profesor de escuela, en un liceo, en la Universidad y también ha sido Director de la Escuela de Altos Estudios en Ciencias Sociales, Profesor del Colegio de Francia en la Cátedra de Historia de las Mentalidades Religiosas en el Occidente Moderno. Entre sus publicaciones podemos destacar: *El miedo en Occidente*, *Historia del paraíso* (tres volúmenes), *Nacimiento y afloración de la reforma*, *La civilización del Renacimiento*, *Cristianismo y Civilización* y *Lo que yo creo*, libro en el que expresa lo fundamental de él mismo.

sont le résultat du hasard. A l'inverse Einstein avait affirmé que «Dieu ne joue pas aux dés» et que le monde «ruisselle d'intelligence». De son côté Jean Rostand, pourtant agnostique, avait répondu à Jacques Monod: «Le hasard? Il faut trouver autre chose». Certes, la science actuelle ne permet plus de conserver la notion d'un Dieu horloger qui aurait programmé dans le détail toutes les étapes de l'évolution. Celle-ci a connu des aléas et des ratés. Mais on ne doit pas confondre hasard et contingence. Je voudrais donc ici proposer quatre affirmations:

1.° Il est vrai que la science ne peut pas définir le point zéro de la «création»-terme de plus en plus difficile à employer. Mais rien n'empêche de penser que le cosmos a eu son «origine» dans un Dieu qui était «déjà-là» avant l'émergence du temps, de l'espace et de la matière. 2.° Les conditions nécessaires à la naissance de la vie et à son maintien sont tellement précises qu'il est très peu probable qu'elles se soient trouvées réunies par hasard et que ce soit aussi par hasard qu'elles continuent à s'associer. 3.° Le fleuve de la vie s'est adapté sur son passage à de multiples contingences. Il n'a pas circulé entre de hautes berges encadrant étroitement son cours. Mais l'éventail des «possibles» n'est pas illimité. Il existe des «sources du hasard». Il n'arrive pas n'importe quoi. 4.° La science constate l'unité de la matière, des galaxies aux bactéries. Elle constate aussi la correspondance entre le fonctionnement de l'univers et les instruments mathématiques avec lesquels l'esprit humain l'interroge. Elle constate enfin la complexification croissante qui a conduit le monde à son état d'aujourd'hui. Voilà beaucoup d'éléments qui permettent de penser que l'univers et l'homme ne sont pas le produit du hasard.

Si l'homme était le produit du hasard, il ne posséderait aucune dignité particulière et sa vie, fondamentalement, n'aurait pas de sens. Pendant quinze jours le service culturel du métro de Paris a affiché dans les rames des trains cette formule lapidaire du poète Léon-Paul Fargues: «La vie est le cabaret du néant». Voici maintenant, venant d'un biologiste américain, St. J. Gould, récemment décédé, des affirmations destinées, disait-il, à «relativiser l'arrogance humaine»:

Les bactéries nous laissent croire que nous dominons le monde, mais elles étaient là bien avant nous, elles nous survivront certainement, «...Si vous valorisez la conscience, vous faites de l'homme le maître du monde. Si vous valorisez la longue durée et les grands nombres, les bactéries nous dominent incontestablement. Parmi les mammifères, les espèces les plus prospères sont actuellement les antilopes, les rats et les chauves souris».

Quantitativement, l'homme ne pèse donc pas lourd dans l'univers. «L'être humain ne bénéficie d'aucun statut privilégié et ne constitue en rien l'apogée de l'évolution». A quoi on peut ajouter que l'homme possède de 99 % de ses gènes en commun avec le chimpanzé. St. J. Gould reconnaît pourtant que «l'apparition de la conscience humaine est... l'invention la plus sensationnelle de l'histoire de l'évolution». Mais il maintient que l'invention de la conscience était «imprévisible», qu'«aucune direction particulière» ne se révèle au cours de l'histoire. «Qui que nous soyons, nous devons l'existence à une série de hasards... Je reconnais que la créature la plus complexe (l'homme) a manifesté une tendance à croître en sophistication au fil des temps, mais je nie que ce spécimen extrêmement réduit conforte l'existence d'une dynamique générale du progrès dans l'histoire de la vie». Ainsi se trouve évacuée en quelques phrases péremptives la prodigieuse dynamique qui, malgré des incidents de parcours, a conduit de la bactérie à l'homme grâce à une complexification croissante. Or, en suivant cette trajectoire, on voit progresser l'autonomie à l'égard du milieu, naître et évoluer le système nerveux et se développer la céphalisation jusqu'à la prodigieuse organisation neuronale de notre cerveau. On a beau souligner l'insignifiance quantitative de l'homme, peut-on écarter d'un revers de main l'hypothèse la plus vraisemblable, à savoir que l'homme est issu d'un «projet»? Et si cette hypothèse a la vraisemblance pour elle, qui peut, sinon Dieu, avoir conçu un projet aussi étonnant?

L'autre solution conduit à des impasses et à l'affirmation d'un déterminisme catégorique selon lequel toute conduite humaine aura un jour une explication physico-chimique. Car ou bien l'homme, fondamentalement, n'existe pas et n'a pas d'originalité «essentielle» parmi les êtres vivants, et la musique de Bach est alors réductible à un ensemble de vibrations et un tableau de Rembrandt à «une collection de touches de peinture d'une certaine composition chimique»; ou bien le génie de Bach et de Rembrandt est du domaine de la liberté et cette liberté dépasse la compétence de la science. Jean Bernard a très bien répondu aux néo-positivistes en disant: «aucun animal n'a été Shakespeare et aucun animal n'a peint la *Joconde*». Jean Rostand a défini l'homme «un arrière petit-neveu de la limace qui inventa le calcul intégral et qui rêva de justice»: façon saisissante de marquer la discontinuité entre l'homme et l'animal malgré tout ce qui les rapproche. Le mathématicien André Lichnerowicz avait coutume de dire: «Il ne faut pas confondre le fil du téléphone avec le message qui passe dedans».

La question du sens taraude notre époque. Or, si l'univers est le fruit du hasard, si l'homme n'a pas été voulu par un Être qui transcen-

de l'histoire, si notre liberté est illusoire, rien n'a de sens et notre vie est, comme le proclamait Léon-Paul Fargues, «le cabaret du néant». Que de fois en notre temps n'a-t-on pas répété après Camus que «le monde est absurde». Un des aspects de la réflexion philosophique actuelle consiste à tenter de construire les assises d'une éthique, d'un droit et d'une justice qui n'aient plus de fondements absolus. Mais cette tentative me paraît sans avenir. Si aucun Dieu n'a voulu l'homme, il restera fragile. Il est sans défenseur et tous les efforts pour définir un humanisme immanent pourront être contestés. Avec pertinence Jean Bernard pose, après Bernanos, la question suivante: «Si vos actes, vos sentiments, vos idées mêmes ne sont que de simples déplacements moléculaires, un travail chimique et mécanique comparable à celui de la digestion, au nom de qui et de quoi voulez-vous que je vous respecte?». Jean Guilton a écrit quelque part: «L'absurdité de l'absurde me conduit vers le mystère». Je me rallie à cette formule profonde. La science doit continuer son grandiose travail de recherche qui honore l'homme, mais en ayant conscience qu'elle ne viendra pas à bout du mystère qui est au fond de l'univers et de nous-mêmes. Shakespeare faisait dire à Hamlet «Il y a plus de choses entre terre et ciel que de paroles dans votre philosophie».

Je voudrais maintenant aborder de front, mais avec modestie, une objection très souvent formulée aujourd'hui contre la croyance en Dieu: Si Dieu existe, pourquoi tolère-t-il tout le mal que nous y voyons? Le *Figaro* commanda en 1997 un sondage sur la question «Qu'est-ce qui risquerait de vous faire ne pas croire en Dieu?». 47 % des personnes interrogées répondirent: le Rwanda, les massacres, les génocides.

Dans la panoplie des malheurs qui s'abattent sur l'humanité les uns viennent de la nature, les autres de nos semblables. Et ces derniers sont devenus de plus en plus destructeurs à mesure que la technique se perfectionnait. Aussi posons-nous avec plus d'insistance et de force qu'autrefois la question de la responsabilité de Dieu dans le mal-être du monde. Pour saint Augustin —et toute une théologie qui l'a suivi— la condition malheureuse de l'humanité avait une explication simple: elle était due «au péché abominable à l'excès qui fut commis au paradis (terrestre)». Mais cette explication est-elle encore recevable par à nos contemporains? Car, bien longtemps avant qu'il y ait des hommes, les animaux se dévoraient entre eux. La grande «loi naturelle» veut qu'il en soit ainsi. On ne voit pas comment les différents écosystèmes auraient fonctionné et pourraient se prolonger sans cette loi d'airain antérieure à toute morale.

Assurément les hommes ont décuplé la violence animale et la responsabilité incombe à leur liberté. Mais pourquoi Dieu a-t-il permis Auschwitz et les massacres perpétrés par les Kmers rouges? Dans *La troisième mort de Dieu* André Glucksmann enferme Dieu dans un cercle accusateur dont, pense-t-il, il ne peut pas sortir. «Quand l'horreur surgit, écrit-il, si le Seigneur est toute-puissance, ou bien il n'est pas toute-sagesse, ou bien il n'est pas toute bonté. Si le Seigneur est omniscient et s'il est charitable, il faut croire qu'il est impuissant». Avant Glucksmann le protestant Pierre Bayle au XVII^{ème} siècle avait écrit: «La manière dont le mal s'est introduit sous l'empire d'un être infiniment bon, infiniment saint, infiniment puissant est non seulement inexplicable, mais même incompréhensible».

Ni le péché originel ni la mise en accusation de la liberté humaine ne donnent de réponse satisfaisante à l'énigme du mal qui est le plus grand mystère auquel nous sommes confrontés. Alors, comme chrétiens, que pouvons-nous dire à ceux qui nous questionnent sur la violence et l'omniprésence du mal? D'abord ne pas apporter de réponses péremptoires. Jésus est resté muet sur le péché originel et ne s'est pas prononcé davantage sur l'origine du mal. Nous devons, me semble-t-il, l'imiter dans ce silence. Claudel a écrit quelque part: «Dieu n'est pas venu expliquer la souffrance; il est venu la remplir de sa présence». Un théologien de notre temps, le P. Rey-Mermet, avouait «toutes les explications s'écroulent devant une souffrance d'enfant». Paul Ricoeur affirme très justement: «La religion n'a pas réponse à tout». Cela ne veut pas dire qu'elle n'a rien à dire sur la question.

S'impose alors le retour au livre de Job. Accablé de malheurs et accusé par ses voisins et amis de «grande méchanceté» et de «fautes illimitées», causes supposées des calamités qui s'abattent sur lui, Job clame son innocence devant Dieu et lui demande des comptes: «Je hurle vers Toi, et tu ne me réponds pas... Qui me donnera quelqu'un qui m'écoute?... Au Puissant de me répondre». Mais Dieu lui oppose des questions embarrassantes:

Celui qui dispute avec le Puissant a-t-il à critiquer?...
Où est-ce que tu étais quand je fondai la terre?
Dis-le moi puisque tu es si savant...
As-tu un seul jour commandé au matin
Et assigné à l'aurore son poste?...
Veux-tu vraiment casser mon jugement,
Me condamner pour te justifier?

Au cours de son dialogue avec Dieu Job va comprendre de plus en plus clairement que son erreur est d'avoir voulu juger le Créateur:

Je ne fais pas le poids, que te répliquerais-je?
Je mets la main sur ma bouche...
Eh oui! J'ai abordé sans le savoir,
Des mystères qui me confondent.

Pourquoi le mal existe-t-il? Il n'y a pas de réponse à notre portée. Mais la foi chrétienne éclaire et relativise tout de même cette immense énigme par deux fortes affirmations: 1.° Dieu est venu parmi nous pour souffrir de la violence du mal et il est mort dans l'abandon le plus total; 2.° Dans la Jérusalem définitive le mal aura disparu. L'Incarnation implique que Dieu a mis entre parenthèse sa «toute-puissance» durant le temps de sa mission terrestre. Le chrétien affirme donc en même temps deux propositions apparemment contradictoires: Dieu est à la fois le Tout-Puissant à l'origine du ciel et de la terre et le Non-Puissant des textes évangéliques qui est mort en reprenant la parole du psaume 22: «Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?». Nous pouvons donc affirmer avec Pascal que le Christ «sera en agonie jusqu'à la fin du monde». Le Tout-Puissant ne sera vraiment tel que lorsque l'histoire humaine sera parvenue à son terme. Alors, et alors seulement, sa volonté sera faite «sur la terre comme au ciel».

L'historien doit constater objectivement que la théologie chrétienne de notre temps a, plus que celle des siècles antérieurs, insisté sur la faiblesse paradoxale de Dieu-doctrine unique dans les annales religieuses de l'humanité. Le P.Varillon, en France, a été l'un des initiateurs de cette théologie qui a souligné de façon neuve «l'humilité» de Dieu. Mais d'autres ont exprimé une pensée concordante. Le suisse Maurice Zundel déclara un jour: «Le centre de la révélation de Dieu en Jésus Christ... n'est pas la puissance de Dieu, mais son impuissance». Le P. Moingt constate de son côté: «Nous sommes aujourd'hui... attentifs à toutes ces faiblesses qui font un Dieu plus proche de nous, plus désarmé, moins puissant que nous le croyions». Dans *L'œuvre au noir* Marguerite Yourcenar fait dire au prier «Combien de malheureux qu'indigne la notion de son Omnipotence (à Dieu) accourraient du fond de leur détresse si on leur demandait de venir en aide à la faiblesse de Dieu!». Savoir que l'Homme-Dieu est venu souffrir, avec nous et comme nous, du mal moral et de la souffrance physique constitue pour le chrétien, non une explication, mais un réconfort dans la mesure où il sait que la présence divin ne cesse de l'accompagner —la présence de quelqu'un qui est passé et qui passe par les mêmes affres que lui.

D'autre part, la Révélation chrétienne, sans apporter toute la lumière que, comme Job, nous souhaiterions sur les causes profondes du mal et du malheur, ne nous laisse pas sans espérance. Car l'Apocalypse annonce qu'un jour l'Agneau «essuiera toute larme». «De mort, il n'y en aura plus; de peurs, de cris et de peines, il n'y en aura plus, ... de nuit, il n'y en aura plus».

A cette ouverture sur l'espérance je voudrais ajouter un constat à contre-courant du pessimisme actuel et de la fixation à la fois philosophique et médiatique que nous opérons sur le mal. Le bien existe. Chacun peut l'observer autour de lui, à condition de mettre les bonnes lunettes. Car le bien est discret. S'applique aux rapports du mal et du bien le proverbe bien connu: «On entend le fracas de l'arbre qu'on abat, mais on n'entend pas la forêt qui pousse». La forêt qui pousse en silence, c'est le bien qui s'acquitte chaque jour autour de nous et aussi —pourquoi pas?— par nous.

Nous héritons de tout le mal commis dans le passé mais, tout autant, du bien qui y a été réalisé. Ne pas faire entrer la réalité du bien dans une analyse de la condition humaine et dans la réflexion à la fois historique, philosophique et religieuse sur l'existence, c'est commettre une soustraction illégitime. Je remercie le P. Valadier de réagir contre «l'obturation de l'espérance» et «la survalorisation du mal» dans lesquelles se complait la réflexion philosophique contemporaine. Elle accorde au mal, dit-il, «une sorte de primat sur le bien... La chape de plomb du mal nous enferme désormais sans recours».

Paul Ricoeur, qui a longtemps été préoccupé par le problème du mal, écrivait à la suite d'un séjour à Taizé, «(Il y eu dans le christianisme) une sorte de resserrement et de renfermement sur la culpabilité et le mal... (Or) à Taizé je vois des jeunes qui ont un tropisme fondamental vers la bonté... La bonté est plus profonde que le mal. Il nous faut libérer cette certitude».

A propos du mystère du mal je viens de faire allusion à la doctrine du péché originel, totalement absente des évangiles, du *Credo* de Nicée et du *Symbole des apôtres*. Les évangiles montrent Jésus pardonnant des péchés personnels et donnant comme modèles à ses disciples des enfants qu'aucun baptême n'avait lavé du péché originel: «Si vous ne devenez pas comme eux, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieus». Je rappelle, en outre, que le judaïsme et l'Islam n'accordent pas d'importance théologique à la faute d'Adam et Eve et que les religions de l'Asie sont réfractaires à cette notion de péché originel.

Bien évidemment, je ne nie pas l'importance du problème du mal. Je viens d'y insister. Mais il me paraît urgent que les Eglises chrétiennes

opèrent un *aggiornamento* sur trois points concernant la doctrine traditionnelle sur le péché originel: 1.° l'énormité prétendue de la faute première; 2.° la condamnation à mort; 3.° la culpabilité héréditaire qui aurait résulté du péché d'Adam et Eve.

Ce que la science nous apprend aujourd'hui du passé de l'humanité ne permet plus de maintenir la croyance à un premier couple humain doté de privilèges extraordinaires, exempts de la mort, vivant dans un paradis terrestre, dont on n'a pas retrouvé la trace, et capables de commettre en toute liberté et en pleine conscience une faute énorme méritant une punition exemplaire. Nous entrevoyons au contraire l'humanité des origines se dégageant difficilement de l'animalité, apprenant progressivement à se tenir debout et développant peu à peu l'usage de sa liberté. Sur le second point, il est clair que la mort n'est pas une condamnation, mais un processus naturel lié à l'apparition de la reproduction sexuée. «Car il ne sert à rien de produire des individus différents des parents si ceux-ci restent et occupent la place. Il faut qu'ils s'en aillent» (Xavier Le Pichon).

Enfin la notion de péché originel telle qu'elle a été enseignée et vécue dans le christianisme latin à partir de saint Augustin, a inclus celle de culpabilité héréditaire: on est coupable des péchés de ses parents et c'est de cette culpabilité que le baptême était censé nous délivrer au moyen d'exorcismes. Pourtant Jésus, questionné au sujet de l'aveuglé —«Qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents?»—, avait répondu: «Ni lui, ni ses parents». Déjà Ezéchiel (18, 1-20) avait mis dans la bouche de Yaweh ces paroles pour nous pleines de justice et de bon sens: «Un fils ne portera pas la faute de son père ni un père la faute de son fils. Au juste sera imputée sa justice et au méchant sa méchanceté». L'Eglise catholique a renoncé à affirmer la culpabilité héréditaire dans le cas du peuple qu'elle appelait autrefois «décide». Toutes les nations rejettent aujourd'hui hors de leur droit la notion de culpabilité héréditaire. Il me paraît nécessaire que les Eglises chrétiennes dissipent toute ambiguïté à ce sujet et n'enseignent plus que la faute de nos premiers parents aurait entraîné la condamnation de toute l'humanité à l'enfer, n'eût été la rédemption.

Le P. Rey-Mermet, qui a été un ami et qui reste une référence pour moi, a présenté dans le tome I de son livre *Croire les premiers chapitres de la Genèse* comme une prophétie écrite au passé. Je le cite:

Non, l'humanité n'est pas née dans un paradis terrestre. Ce ciel de félicité et de divine amitié décrit par Genèse 3, c'est la maquette

de la création: il n'est pas passé, il est à venir; il n'est pas derrière nous, il est devant nous. C'est le dessein de Dieu pour la fin des temps. Il est placé en tête de la Bible parce qu'on commence toujours par établir la maquette. Mais, dans l'exécution, l'humanité n'a pas commencé par des êtres parfaits, puis déçus, mais par d'humbles ébauches amoureusement perfectionnées par Dieu selon les lois d'un long développement.

Si l'on retient cette interprétation du Paradis Terrestre de la Genèse comme «maquette» de l'avenir projeté par Dieu pour l'humanité, la notion de culpabilité héréditaire disparaît. En revanche les hommes, en se multipliant et en développant leur liberté, ont donné une dimension dramatique au «péché du monde». Alors, comment ne pas être impressionné par l'abîme qui sépare le projet de la réalité? Comment ne pas aspirer à un pardon dont nous avons tous besoin? Dans cette perspective le mot «Rédemption» n'est pas démodé. Il signifie l'amour inépuisable de Dieu qui se penche sur notre misère et refuse de désespérer de nous.

Le texte de la Genèse relatif à Adam et Eve ne doit plus être lu de manière littérale. De même les chrétiens ne doivent pas s'alarmer de ne plus pouvoir lire «naïvement» les évangiles, comme on le faisait autrefois. Nous devons tenir compte des lumières que nous apporte l'exégèse contemporaine. Nous savons aujourd'hui que les évangiles furent une reconstruction didactique de l'enseignement de Jésus à partir de la certitude de la Résurrection. Ils furent une pédagogie illuminée par cette conviction et destinée aux catéchumènes et aux néophytes. Le grand historien catholique que fut Henri-Irénée Marrou écrivait à bon droit:

Un évangile n'est pas un recueil de procès-verbaux, de constats d'événements plus ou moins exacts ou tendancieux, plus ou moins fidèlement transmis... L'auteur voulait transmettre à ses lecteurs la connaissance du Christ nécessaire au salut; pour élaborer cette image de Jésus, il a pu être amené à toute une manipulation des sources qui nous déconcerte peut-être (par son indifférence, par exemple, à la chronologie), mais qu'il serait naïf de qualifier de falsification ou de mensonge...

Une conversion intellectuelle nécessitée par les progrès de l'exégèse nous est nécessaire pour comprendre que les évangélistes ne plaçaient pas de frontières nettes entre histoire, théologie, récit symbolique et poésie. Jésus étant ressuscité —ce qui était une évidence pour eux— leur but était de montrer de la façon la plus convaincante possible que

le passé du peuple de l'alliance et les événements de la vie de Jésus convergeaient vers la résurrection du Messie. Ne soyons donc pas surpris si nous lisons dans les ouvrages d'exégètes enseignant dans les facultés catholiques, par exemple Charles Perrot et Jacques Schlosser, que Jésus est probablement né, non à Bethléem, mais à Nazareth et que le massacre des innocents ne peut pas être tenu pour un fait historique. Ces deux auteurs, qui font autorité, pensent aussi que Jésus a bien eu des «frères» et des «sœurs» au sens habituel, bien que la tradition catholique continue à traduire par «cousins» et «cousines», lorsqu'il s'agit de la famille de Jésus. Matthieu est, en outre, formel à ce sujet lorsqu'il écrit: «Joseph prit chez lui son épouse, mais il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils auquel il donna le nom de Jésus» (1, 25). Le dogme de l'Incarnation ne postule nullement que Jésus, «fils premier de Marie» (Lc 2, 7) n'ait pas été l'aîné d'une famille nombreuse, comme il y en avait beaucoup à l'époque.

En revanche je me rallie à la doctrine de la conception virgine de Jésus par une exception «miraculeuse» —doctrine présente dans les premières professions de foi chrétiennes. Mais je voudrais la replacer dans le panorama entier de la vie et des miracles de Jésus. Dans une perspective chrétienne il ne me paraît pas déraisonnable de penser que le très court passage sur terre du Dieu fait homme a produit une sorte de parenthèse surnaturelle dans le déroulement ordinaire des lois de l'univers depuis sa conception dans le sein de la «Vierge Marie» jusqu'à la glorification finale de la Résurrection. Episode unique dans l'histoire: la transcendance aurait, durant une brève séquence, fait irruption de manière exceptionnelle et inédite dans la chronologie ordinaire et les lois habituelles du monde. Celui-ci aurait été, l'espace d'une brève vie humaine, pénétré de présence divine, annonce, elle-même, d'un «royaume» où l'humanité connaîtra enfin la paix dans l'amour.

Cette espérance est commune à tous les chrétiens. Pourquoi faut-il donc que nous donnions au monde le spectacle de divisions qui, à l'évidence, nuisent à la crédibilité de notre message? A une époque où le christianisme est contesté de multiples façons il est contraire à la fois au bon sens et à la charité de ne pas rétablir entre nous des liens solides nous permettant d'avoir des actions communes à l'échelle mondiale. Devant les jeunes réunis à Milan en 1999 frère Roger de Taizé ne cacha pas son inquiétude au sujet de l'avenir de l'œcuménisme: «Et si nous manquions l'heure de la réconciliation? Sans réconciliation quel avenir y a-t-il pour cette communion d'amour qui s'appelle l'Eglise?».

Un réformé du ^{xvi}^{ème} siècle, Jean de Serres, déplorait une grave erreur de méthode dans les rencontres de son temps entre catholiques et protestants. «On a failli en la procédure, écrivait-il, car on a commencé par là où on devait finir. En toutes les conférences et disputes on a commencé par le différend duquel on devait traiter, (avant) qu'on eût éclairci ce qui pouvait être d'accord». Certes, il est bon de signer aujourd'hui un texte d'entente entre catholiques et luthériens sur la justification par la foi mais j'appelle de mes vœux le jour où les principales confessions chrétiennes décideront de se mettre à une même table pour établir la liste de tout ce sur quoi les chrétiens sont d'accord. Lors d'un voyage déjà ancien en Allemagne, Jean-Paul II, s'adressant aux protestants de ce pays, avait déclaré: «Ce qui nous unit est plus fort que ce qui nous sépare». Pourquoi ne pas donner une suite concrète à ce constat?

Tous les obstacles au progrès de l'œcuménisme ne viennent pas d'un seul côté. L'émiettement de l'autorité chez les orthodoxes et les protestants, les graves dissensions à l'intérieur du Conseil œcuménique des Eglises, la confusion dans plusieurs pays orthodoxes entre religion et sentiment national, la suspicion dans ces mêmes pays à l'égard du «prosélytisme» d'autres confessions chrétiennes —catholicisme et baptisme—, l'agressivité de certains groupes évangéliques à l'égard de l'Eglise romaine ne facilitent pas le dialogue œcuménique.

Mais il faut aborder lucidement une difficulté majeure: à Rome on est persuadé que l'unité chrétienne doit se faire par une rentrée à l'intérieur de l'Eglise-mère qui ferait des concessions de détail. C'est pourquoi des textes récents de la Curie ont refusé le qualificatif d'«Eglises-sœurs» aux confessions chrétiennes séparées. Mais, compte tenu du temps qui s'est écoulé et des différences qui se sont accusées depuis les séparations, il n'y a pas grande apparence qu'on puisse aboutir à cette solution. L'autre possibilité serait une «communion de communautés». Jean Comby, professeur à la Faculté de théologie de Lyon, estime que «L'œcuménisme n'a de sens que si les diverses Eglises gardent leur personnalité». Dans le même esprit Enzo Bianchi, prieur de la communauté monastique de Bose, déclare: «L'avenir n'est pas à l'unité des chrétiens dans l'uniformité. L'unité se fera entre Eglises sœurs. Rome n'est pas l'Eglise-mère, puisque le christianisme est né à Jérusalem». Jean-Marie Tillard, récemment décédé, disciple et ami du P. Congar, souhaitait que l'évêque de Rome devienne un «arbitre», un «foyer de communion présidant à la charité». Il reconnaissait dans «toutes les Eglises dispersées de par le monde et s'étalant tout au long de l'histoire

la seule et même Eglise», dont le Pape devrait devenir le symbole. Je me rallie à cette conception qui peut, seule, à mon avis, permettre la recomposition du christianisme.

En outre, c'est seulement grâce à une profonde décentralisation que l'Eglise catholique pourra renforcer le dialogue inter-religieux que Vatican II, puis Jean-Paul II ont eu le grand courage d'amorcer. La demande de pardon du Pape lors du voyage en Israël, ses visites à des pays musulmans, les rencontres d'Assise dont il a pris l'initiative sont des gestes qu'il faut saluer et qui sont d'une grande portée historique. Car la mondialisation et le poids des chrétiens d'Afrique et d'Asie qui ira en s'accroissant obligeront de plus en plus à prendre en compte les spiritualités, liturgies et originalités religieuses non occidentales. La formule «hors de l'Eglise, point de salut» a perdu de sa pertinence et il ne peut y avoir dialogue inter-religieux sans «égalité entre les interlocuteurs» (Claude Geffré). Certes, les chrétiens ne peuvent renoncer à croire que Jésus, Fils de Dieu, a été le sauveur de toute l'humanité. Mais, à l'heure de la mondialisation, la parole de Paul —«Dieu veut que tous les hommes soient sauvés»— conduit à penser que nous sommes tous co-pèlerins sur le chemin du salut, que l'Esprit, qui «souffle où il veut», est présent dans toutes les traditions religieuses et que l'inter-religieux n'est plus une contradiction mais une interdépendance. Dans un document publié par la Conférence épiscopale des Eglises d'Asie en 1989 on a pu lire: «La pluralité des religions est une conséquence de la richesse de la création elle-même et de la grâce infinie de Dieu... Un tel pluralisme ne doit en aucune manière être regretté, mais plutôt reconnu comme étant lui-même un don divin».

Mais les progrès de l'œcuménisme et du dialogue inter-religieux impliquent, entre autres conditions, que l'Eglise romaine remette en question sa doctrine de l'infailibilité pontificale, sa centralisation actuelle, qui n'a jamais été aussi forte, et, plus généralement, son fonctionnement interne. J'aborde ici un point sensible et important. Incarner le christianisme dans le monde moderne, cela signifie nécessairement accepter les données de base de notre civilisation. Autrefois, les sociétés, en dépit de révoltes ponctuelles et localisées, acceptaient le plus souvent avec docilité de vivre dans l'obéissance. Maintenant elles demandent à participer aux décisions qui les concernent. Il s'agit d'un droit devenu incontournable et désormais appliqué à tous les niveaux et dans tous les domaines de notre vie collective. L'ignorer est dangereux. Or l'Eglise romaine reste une monarchie d'Ancien Régime et fonctionne encore sans associer les fidèles aux décisions qu'ils doivent pour-

tant appliquer, notamment dans leur vie privée. Si les catholiques avaient été consultés et leurs avis pris en compte, l'encyclique *Humanae vitae* n'aurait jamais été promulguée, le célibat obligatoire des prêtres aurait été supprimé, le statut des divorcés remariés aurait été révisé et la place de la femme dans l'Eglise réévaluée. A cet égard le retard pris par Rome est alarmant. Or, comme le dit très bien le P. Claude Geffré, «on ne remet pas en cause le message de la croix parce qu'on s'interroge sur le sacerdoce féminin».

Cette évidence invite à distinguer l'essentiel de l'accessoire. Or l'essentiel, c'est le message chrétien qui n'est pas lié à des institutions appelées à changer avec le temps. S'agissant donc de l'essentiel, la question est alors la suivante: en quoi et pourquoi le christianisme reste-t-il d'actualité? La double réponse est qu'il a apporté de façon inédite et décisive une nouvelle image de Dieu et institué de nouveaux rapports entre Dieu et les hommes. Jésus était juif. La religion sortie de son enseignement est issue de la fusée juive. Mais —et je cite ici Régis Debray— Jésus a «déterritorialisé la religion... Un divin hors-sol, cela ne s'était jamais vu... (Le Dieu de Jésus) n'est plus un Dieu ethnique... C'est un Dieu désenclavé, déraciné... Jésus a mondialisé Dieu... Toutes les nations sont admises à la Sainte Table». Ce déracinement fécond s'est accompagné de la libération d'une multitude de rites, c'est-à-dire des 248 commandements et 365 prohibitions de la Loi juive.

Aussi peut-on légitimement affirmer que Jésus a donné un nouveau statut à la liberté humaine. Le Premier Testament avait surtout insisté sur les libérations successives du peuple élu, d'abord de l'Egypte, puis de la captivité de Babylone. Le christianisme, au contraire, comprit l'enseignement de Jésus comme une parole de liberté adressée à tout homme. Paul le proclama aux Galates: «C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés. Vous avez été appelés à la liberté» (Gal., 5, 1 et 13). Et Jean de confirmer: «La vérité vous fera libres... Si le Fils (= le Christ) vous affranchit, vous serez réellement libres». Selon le christianisme, les hommes sont tous frères de Jésus et cohéritiers avec lui du royaume de Dieu, tous appelés au même destin de divinisation ultime. Jamais, auparavant, la dignité de l'homme —de tout homme— n'avait été affirmée avec une telle force et justifiée par un si fort argument.

Autre caractéristique sans précédent de l'enseignement de Jésus: la façon dont il a parlé de son Père, auquel il s'est adressé en lui disant «Abba», l'équivalent de notre «papa». A ce sujet Régis Debray écrit encore: «Au Dieu dur des armées qui se venge et punit ("Ta droite, Ô

Eternel, a écrasé l'ennemi"), succède un doux qui pardonne et désarme» ...Yaweh gronde; Jésus sourit. Dans la Bonne Nouvelle chrétienne Père et pardon sont inséparables. Le christianisme ne prétend pas avoir le monopole du geste de pardon. Mais, historiquement parlant, il l'a plus exalté que n'importe quelle religion et n'importe quelle philosophie. Le christianisme plaide partout et inlassablement pour le pardon. Ce faisant, est-il démodé? Si oui, le pire nous attend.

L'appel adressé par Jésus à son Père —«Papa»— ouvre sur une doctrine stupéfiante, unique dans les annales religieuses, celle de l'Incarnation. Le rapprochement avec les «avatars» de Vishnu ne peut être que superficiel. Vishnu apparaît tour à tour comme poisson, tortue, sanglier, comme le pieux guerrier Rama ou comme Krisna, l'amant parfait, etc. Mais Vishnu ne devient pas vraiment la forme qu'il prend. Celle-ci n'est qu'une apparence en faveur de ses dévots. Le christianisme, au contraire, affirme que Dieu n'a pas fait semblant de devenir homme. «Il a gémi dans un berceau, écrit Luther, ...Il a tété les seins de sa mère et a été couché dans la crèche: voilà l'article principal de notre religion». Il est donc notre frère et la promotion de l'humanité s'est faite grâce à l'Incarnation. Il est présent parmi nous, en particulier dans nos frères souffrants. Mystère assurément. Mais mystère qui a révolutionné l'image de Dieu.

Ultime novation chrétienne, la plus paradoxale de toutes mais qui donne sens à toutes les autres: la proclamation de la résurrection de Jésus qui a été «relevé» d'entre les morts. Or il ne s'agit pas d'une divinité qui meurt à l'automne pour renaître au printemps, mais du Fils de Dieu arraché définitivement au séjour des morts. Nous pouvons refuser de croire à cette «folie» —c'est l'expression de Paul— mais force est de constater que jamais auparavant n'avait été proposée pareille doctrine et qu'elle n'est l'assise d'aucune autre religion. Son corollaire c'est la conviction que Jésus, en ressuscitant, nous a ouvert les portes du royaume des cieux et qu'il nous y accueillera. Tel est le sens et le dénouement que le christianisme donne à notre vie. En quoi et pourquoi une telle espérance serait-elle démodée?